

Avoir la fibre patrimoniale

Donald Vézina

Numéro 143, hiver 2015

Passé recomposé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73214ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vézina, D. (2015). Avoir la fibre patrimoniale. *Continuité*, (143), 36–37.



Avoir la fibre patrimoniale

Depuis la première Biennale internationale du lin, en 2005, des dizaines de créateurs ont puisé leur inspiration à même les ressources patrimoniales et historiques de la région de Portneuf. Et ont stimulé, par leurs œuvres, les réflexions et l'imaginaire de milliers de visiteurs.

Fil de lin, fil du temps, Giorgia Volpe, 2005
Photo : Idra Labrie

par Donald Vézina

L'artiste avait demandé qu'on lui fournisse de la matière, beaucoup de matière. À son arrivée, nous lui avons montré le lieu à investir, la grande salle du Vieux Presbytère de Deschambault, puis, cachée derrière l'édifice, une remorque couverte d'une bâche qui abritait des milliers de tiges de lin liées en grosses bottes. Après quelques échanges et une longue balade dans le village, le Belge Bob Verschuere est revenu avec une série de croquis. Une semaine plus tard, l'œuvre était achevée : deux souffles de lin semblant sortir des âtres anciens se rejoignaient au centre de la pièce en un grand tourbillon (voir la photo en couverture). L'installation était époustouflante. La matière s'était animée pour transformer littéralement l'espace et donner une fonction symbolique aux éléments architecturaux.

RENOUVELER LA TRADITION

Le lin est, en soi, une fibre patrimoniale. Les peuples d'Asie centrale, les Égyptiens, les Européens l'utilisent depuis des milliers d'années. En Amérique, c'est à Montcalm que nous devons l'introduction de la culture du lin. Les habitants de la vallée du Saint-Laurent l'ont cultivé et transformé jusque dans les années 1940 pour fabriquer des vêtements et du linge de maison.

La Biennale internationale du lin de Portneuf favorise la rencontre entre les artistes en art actuel et le patrimoine, entre la création et les gens de partout et de tous les horizons. Depuis la naissance de la Biennale, en 2005, certains créateurs se sont attachés de façon particulière aux traditions textiles et à la transmission des connaissances qui y sont liées pour élaborer leurs concepts. La première année, la Québécoise d'origine brésilienne Giorgia Volpe a tenu des sessions de broderie avec les passants pour ensuite réaliser une performance au cours de laquelle elle se remémorait, tout en brodant silencieusement, les récits entendus au fil des rencontres. En 2007, Janine Parent, de Québec, a quant à elle conçu une installation dans laquelle étaient présentés, côte à côte, bien pliés et empilés, des draps de lin anciens venus de France et des draps en céramique. Au-dessus, de longs cylindres striés de rainures verticales et horizontales rappelaient la trame et la chaîne du tissage.

De son côté, en 2013, l'Ontarienne Noelle Hamlyn a collectionné des outils associés au travail textile puis les a cristallisés dans une solution saline. Ce faisant, elle a magnifié les objets et évoqué le sel des larmes des travailleuses de la « guenille ». Cette année-là, Severija Inčirauskaitė-Kriaunevičienė, de la Lituanie, a quant à elle choisi le point de croix pour broder des motifs de fleurs et de pommes de terre. Rien d'étonnant, n'eût été le fait qu'elle a réalisé son œuvre en perforant une pelle rouillée et un vieux bassin de métal de centaines de minuscules trous.

INVESTIR DES SITES PATRIMONIAUX

Depuis les débuts de l'événement, des artistes sont invités à concevoir des œuvres *in situ*, c'est-à-dire créées pour un site précis. Généralement destinées à des lieux patrimoniaux, déjà porteurs de sens, elles posent de beaux défis aux créateurs, parfois même aux observateurs.

En 2009, la Finlandaise Kaarina Kaikkonen a « orné » le Vieux Presbytère de Deschambault d'une sculpture qui prenait racine dans la terre pour se projeter dans le ciel, en prenant pour appui la pente abrupte de la toiture du bâtiment. Cette œuvre évoquait la solidarité nécessaire pour édifier une communauté. Le Français François Méchain s'est pour sa part donné comme objectif, en 2007, de capter l'attention des citoyens afin de diriger leur regard vers le Saint-Laurent, une richesse que le quotidien a tendance à leur faire oublier, a-t-il remarqué. Pour ce faire, il a encadré une percée visuelle sur le fleuve avec de grandes tentures de lin blanc. Dans la vignette accompagnant l'œuvre, il citait cette phrase de René Char : « L'essentiel est sans cesse menacé par l'insignifiant. » Quant aux Albertains Lyndal Osborne et John Freeman, ils ont transformé le paysage en 2011 en plantant des centaines de photos de fleurs de lin en plein cœur de l'îlot paroissial de Deschambault. Dans le même esprit, l'artiste montréalais connu sous le nom de Roadsworth a créé en 2013 un champ de lin devant l'église de Saint-Raymond, en peignant des plantes de grande dimension sur l'asphalte.

S'IMPRÉGNER DE L'ESPRIT DES LIEUX

Certains créateurs trouvent quant à eux leur inspiration dans les éléments patrimoniaux eux-mêmes. Interpellée par le caractère sacré de l'église de Deschambault et par l'Ange peseur d'âmes de Louis Jobin, Thérèse Chabot, de Saint-Jean-Baptiste-



Le peseur d'âmes et le dur désir de durer,
Thérèse Chabot, 2007
Photo : Idra Labrie

de-Rouville, a voulu parler du « dur désir de durer » en reliant la sculpture à son auteur, en 2007. Au sein d'un jardin de fleurs séchées installé dans une galerie de l'église, elle a créé un sentier de pastilles de porcelaine recouvertes de capsules de lin vitrifiées dans la matière immaculée. La même année, la Montréalaise Lalie Douglas a imaginé l'allure que pouvait avoir le site du cap Lauzon avant que les colons français s'y implantent. Elle a réalisé une grande quantité de petits arbres en lin qu'elle a piqués au sol en reproduisant le plan du site. Elle a ensuite procédé au déboisement, puis à la construction d'un premier édifice, et d'un deuxième. Elle a dessiné le chemin du Roy, puis la rue de l'Église. Rassemblées dans un carnet, les photos de chacune des étapes permettaient de retracer l'édification du noyau villageois.

Le patrimoine, matériel comme immatériel, demeure une source d'inspiration inépuisable pour les créateurs en arts visuels et en métiers d'art, autant que pour les compositeurs et les écrivains. Les traces qu'ont laissées nos prédécesseurs constituent un grand « nuage non numérique » où l'on peut trouver l'étincelle qui allumera le flambeau de la création, à condition d'aller voir sur le terrain, de voyager, de lire, d'écouter, d'expérimenter. De vivre, quoi.

■ Donald Vézina est directeur général de Culture et Patrimoine Deschambault-Grondines. Il s'implique dans la Biennale depuis les débuts.



Champ de lin, Roadsworth (Peter Gibson),
2013
Photo : Denis Baribault